

LA  
3<sup>E</sup>  
GUERRE  
STÉPHANIE ATEN



# **LA 3<sup>e</sup> GUERRE**

**Stéphanie ATEN**

© Éditions Hélène Jacob, 2014. Collection *Thriller/Suspense*. Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-37011-197-5

*À l'Avenir...*

# 1

## Bangladesh, « Zone Spéciale de Production »

Dacca. Bidonville de Kachukhet.

Tout le monde dormait encore. Sauf elle. Allongée sur sa paillasse, Âdhya fixait le toit de tôle avec concentration. Elle s'était réveillée avant le jour, avait vu les lueurs de l'aube filtrer à travers les interstices, et percevait à présent les premiers signes du réveil. Le bidonville commençait à résonner de bruits de casseroles, de pleurs de bébés, de voix engourdis, et de passages dans les allées... La petite fille se demandait souvent ce qui poussait Kachukhet à se lever. À revenir à la vie chaque matin. « L'instinct de survie est le plus fort », lui répondait son père.

L'instinct de survie est le plus fort... Elle cligna des yeux quelques instants, cherchant dans les tôles les réponses à ses questions, mais n'y trouva rien d'autre que des questions supplémentaires. Elle tourna la tête vers ses parents, qui sommeillaient encore. Ils étaient si fatigués qu'ils ne parvenaient même plus à le cacher. Elle avait remarqué leur nouvelle manie. Partager inégalement le riz. Le prix avait dû encore augmenter. Elle tourna la tête de l'autre côté. Ses deux petits frères dormaient eux aussi. Ils avaient compris d'instinct que le sommeil était leur meilleur allié contre la faim. Le doux visage d'Âdhya s'illumina d'un sourire. Ils étaient si beaux lorsqu'ils étaient inconscients, si sereins... Parfois, elle souhaitait qu'ils ne se réveillent plus.

Elle exhala un long soupir et revint à ses tôles. Les « pourquoi » et les « comment » qu'elle leur adressait régulièrement ricochaient inexorablement et lui revenaient en pleine face. Elles semblaient infranchissables, scellant son destin sans qu'elle puisse rien y changer, l'enfermant dans une boîte comme les sardines qui se font bouffer. On lui avait dit que le Bangladesh progressait et qu'il devenait un pays qui comptait, qu'il fallait croire et travailler.

Mais partout où Âdhya posait les yeux, sous ces tôles ou au-dehors, elle ne voyait que du gris. Des visages à la lumière terrassée. Des bidonvilles qui s'étiraient. Et des bols de riz qui se vidaient. Les grains blancs cédaient, eux aussi ; le fond des bols l'emportait toujours sur l'appétit. Elle referma les yeux et s'imagina ailleurs. Là-bas. Dans ces endroits que les télévisions des vitrines montraient parfois... Elle faillit se rendormir.

Elle se fit violence et se leva. Elle laissa à ses parents le soin de répartir leur pitance du matin et se réserva la joie de remplir les verres de lait de ses petits frères. Elle était fière, très fière d'être celle qui avait pu ramener le lait dans leur alimentation. Depuis qu'elle travaillait, ses deux petits formats avaient réussi à relancer leur croissance, et elle puisait dans leur prise de poids une force intense. Le bruit tira tout le monde du sommeil et, progressivement, dans le silence, la famille entra dans sa journée, semblable aux précédentes. Ils déjeunèrent accroupis sur le sol, dévorant leur riz de la main droite. La mère délaya dans les verres de lait les sachets de micronutriments que lui avait donnés une amie. L'Unicef en avait distribué à toutes les familles ayant un enfant en bas âge, mais la jeune femme venait de perdre le sien. Il n'avait pas tenu trois mois. Baldev et Chanchal avaient hérité d'une chance supplémentaire d'atteindre leurs quatre et six ans. « L'instinct de survie est le plus fort », se répéta Âdhya.

Une fois le repas terminé, les garçons sortirent rejoindre la voisine qui les surveillait dans la journée. Âdhya glissa deux galettes de blé dans un sac, embrassa son père qui partait vendre ses journaux, puis suivit sa mère à travers les passages étroits et grouillants de Kachukhet. Le bidonville était un véritable dédale qui n'en finissait plus de s'étendre. Sa croissance était inversement proportionnelle à celle de ses enfants, poussant son expansion jusqu'à la décharge publique. La petite fille s'attendait à voir des familles s'installer dessus à un moment ou à un autre.

Elles quittèrent la fourmilière et prirent la direction de la zone industrielle d'Ashulia. Une marée humaine immense déferlait chaque jour sur les centaines d'usines de textile, agglutinées en un amas de sueur poisseuse et d'acier délabré. Des milliers de Bangladais la submergeaient de leur force de travail incommensurable, s'échinant à longueur d'année, sans jamais réfléchir à ce que leur puissance parvenait à générer. Âdhya savait. Elle l'avait vu à la télé. Les vêtements produisaient de l'argent, beaucoup d'argent. Et l'argent était la clef de la survie. Mais « c'était ainsi », abrégait son père. « Ainsi » était la sempiternelle réponse qu'il opposait à ses sempiternelles questions. Une réponse dont elle avait très bien compris qu'il essayait de se convaincre aussi.

Âdhya n'était pas censée travailler, pas plus que les autres enfants qui l'entouraient dans l'atelier, mais l'école n'était plus gratuite, les frais scolaires complètement hors de portée et, plus que tout... ses petits frères avaient besoin de lait. Elle entra donc dans son bâtiment avec sa mère et lui étreignit la main avant de descendre au sous-sol.

Les enfants travaillaient toujours à l'abri des regards. Ils étaient une vingtaine à s'entasser dans une cave, chacun œuvrant sur sa machine. Une seule pause était autorisée dans la journée et sortir était interdit. Des cadres les surveillaient. Certains étaient gentils, d'autres

franchement terrifiants. Celui qui s'occupait du sous-sol était correct. Il haussait souvent le ton, frappait vigoureusement la porte du plat de la main pour impressionner les enfants, mais il ne les brutalisait pas. Âdhya lui en était reconnaissante, car elle savait qu'ailleurs les choses étaient bien différentes.

Elle rejoignit la machine qui lui était dévolue, posée sur une caisse, et prit place à même le sol. Il n'y avait pas de fenêtres et l'absence de lumière naturelle la désorientait souvent. Il lui arrivait de ne plus savoir si c'était encore le matin ou enfin l'après-midi, sa propension à errer dans ses pensées intensifiant sa perte de repères. Âdhya était une enfant qui réfléchissait beaucoup. Beaucoup trop au goût de son père. Mais c'était plus fort qu'elle... L'instinct de survie, sans doute.

Elle plaça le tissu sous l'aiguille et commença ses assemblages. À la longue, elle était devenue aussi rapide que minutieuse, et elle était parfaitement consciente de l'atout majeur que constituaient ses doigts agiles et ses yeux neufs. Quantité d'enfants rêvaient d'être à sa place, de gagner leur vie autrement qu'en fouillant les décharges, alors elle s'appliquait.

\*  
\* \*

Les heures passèrent, au rythme incessant des machines cousant T-shirts et pantalons... Bientôt, ils partiraient vêtir les enfants de l'autre monde. Ils habilleraient leurs mouvements et leurs jeux dans les cours d'école, ils les suivraient en vacances ou au cinéma, ils seraient tachés de leur nourriture variée et abondante, et deviendraient vite trop petits face à leur croissance rapide.

Âdhya avait continuellement des flashes de ces images qu'elle avait vues à la télévision. Elle ne savait pas quoi en penser. Parfois, elle se disait que c'était faux. Que ce monde-là n'existait pas. Elle regardait les écrans avec les yeux de l'endormi, peinant à comprendre ce qu'elle voyait, discernant difficilement le faux du vrai, imprégnée de la sensation que bientôt, elle se réveillerait...

Elle soupira et fit une pause. Le cadre venait de s'éclipser, autant en profiter. Elle tourna la tête pour observer son entourage, petite distraction ludique qu'elle s'accordait de temps en temps. La tête plongée vers leurs machines, le cerveau empêtré dans le fil et les aiguilles, les enfants avaient tout un tas de mimiques très amusantes : leurs yeux clignaient, ils se mordillaient les lèvres, fronçaient les sourcils, grimaçaient... Leurs traits prenaient des formes inédites dont ils n'avaient absolument pas conscience, et Âdhya s'en amusait beaucoup... Mais jamais bien longtemps. Car leurs gestes qui se répétaient à l'infini, comme spirales, finissaient par lui donner envie de hurler. Elle connaissait chacun d'eux depuis des années et, lorsqu'ils étaient ici, elle pouvait formellement avancer qu'ils n'étaient plus eux. Ils ne se

ressemblaient plus. Ils étaient des corps automates sans esprit. Ils ne relevaient jamais les yeux, ne voyaient rien d'autre que le travail à accomplir. Ils cessaient de vivre. Ils cessaient de vivre quatorze heures par jour pour pouvoir survivre le reste du temps.

C'était reparti. Âdhya recommençait à cogiter. Elle se remit au travail sur-le-champ avant de se retrouver figée par l'écheveau de ses pensées. Elle s'enchaîna à nouveau à sa bobine de fil, juste avant que le cadre ne soit de retour, campé sur ses deux pattes avec ses yeux de vautour.

Ce fut deux ou trois heures plus tard que, subitement, la journée sortit de ses gonds. Tel un cyclone, un contremaître jaillit dans la pièce et hurla une phrase que les enfants n'avaient pas entendue depuis longtemps :

— Dehors, vite !

Aussitôt, les petites mains stoppèrent leur tricotage. Elles saisirent les paniers de vêtements et tout le monde se dirigea fébrilement vers la porte du fond. Le contremaître la déverrouilla et les fit rapidement sortir avant de la refermer sur eux.

Des escaliers montaient jusqu'à une seconde porte donnant sur la rue. Dans le noir total, les enfants grimpèrent les marches, leurs paniers dans les bras. Deux d'entre eux trébuchèrent, aussitôt réprimandés par le reste du groupe. Le premier arrivé ouvrit la porte et scruta l'extérieur. La rue était bondée, comme d'habitude. Les vélos rickshaw déboulaient de partout, la foule se pressait, le moment était idéal pour disparaître. L'enfant jaillit de l'obscurité, aussitôt suivi d'une ribambelle qui se dispersa en un claquement de doigts et s'évanouit dans la foule... Sauf Âdhya.

Âdhya resta plantée sur la dernière marche, immobilisée par une idée obsédante : entendre. Entendre ce qui se dirait dans l'atelier. C'était une chance inespérée. Si le cadre les avait mis dehors, c'était parce qu'il était certain que les gens de l'audit allaient descendre. Et s'ils descendaient, ils auraient sûrement des choses à dire. Peu importait quoi, ce serait toujours des informations qu'ailleurs elle n'obtiendrait pas. Il s'écoulerait sûrement des mois avant qu'ils ne reviennent contrôler la fabrique, peut-être même des années, elle ne pouvait pas manquer cette opportunité. Mais dans le même temps, si elle se faisait prendre... elle perdrait son travail dans la seconde. Les instructions étaient claires : jamais les audits ne devaient voir d'enfants travailler. Si un enfant se montrait, il était irrémédiablement licencié.

Âdhya se pinça les lèvres, observa la rue... De l'autre côté, deux jeunes garçons tentaient désespérément de vendre des bouteilles d'eau, vides. Leurs pieds nus et leur état général démontraient sans conteste qu'ils étaient sans domicile et affamés... La petite fille referma la porte sur elle.

Elle posa son panier et prit son temps. Si elle ne se faisait pas repérer, elle pourrait tout à la fois apprendre des choses et garder son travail. Il suffisait de rester calme. Elle veilla à ne pas faire grincer les marches et progressa lentement jusqu'en bas. Lorsqu'elle colla son oreille contre le bois de la porte, deux voix masculines résonnaient déjà :

— Je sais de source sûre que vous employez des enfants, Monsieur Bagoun, affirma un homme en anglais.

— Il n'y a aucun enfant dans cette usine, Monsieur Davis.

— À quoi servent ces machines, alors ?

— À un futur recrutement.

— Et vous comptez faire travailler des gens là-dedans ?!

— Il n'y a pas d'enfants travailleurs ici, le reste est mon affaire.

Âdhya entendit l'homme de l'audit marcher, fouiller... Elle ne pouvait pas voir Bagoun, le gérant de l'usine, mais elle le devinait, grognant et épiant chacun des gestes de son indésirable visiteur. Bagoun était un homme dur, fermé, et ne jurant que par une chose : « la productivité ». Il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour se montrer désagréable et lasser l'audit le plus vite possible.

— Notre rapport sur la salubrité et la sécurité de votre usine sera intraitable, croyez-moi.

— Et sans conséquence, soyez-en sûr.

L'homme de l'audit durcit le ton.

— Les entreprises qui vous passent leurs commandes, Monsieur Bagoun, ont à cœur de vérifier que vous traitez correctement vos employés ! Elles m'envoient pour établir un rapport qui vous fermera toutes leurs portes si vous continuez à me prendre de haut !

— Non, Monsieur Davis. Les entreprises qui me passent commande ont à cœur d'obtenir les prix les plus bas possible, pour dégager le profit le plus fort possible. Elles vous envoient faire un rapport pour faire bonne figure, et le laisseront dormir dans leurs archives, pour n'en ressortir que si un journaliste ou une ONG vient les titiller d'un peu trop près.

— Les entreprises importatrices ont à présent des exigences claires. En Occident, on fait valoir le respect des droits de l'Homme pour pouvoir vendre mieux.

— Vous devriez vous écouter parler, c'est effarant.

Âdhya entendit l'homme soupirer bruyamment.

— Vous avez des extincteurs uniquement pour nous bluffer, aucun ne fonctionne. Je suis certain que vous falsifiez vos registres de présence pour masquer le véritable nombre d'heures travaillées et, pour couronner le tout, vous n'avez même pas de sortie de secours !

— Ah ça, c'est faux ! Elle se trouve derrière vous.

Âdhya se pétrifia. Si jamais il ouvrait, elle était perdue. Et si elle remontait, le moindre bruit pourrait les inciter à ouvrir alors qu'ils n'en avaient peut-être pas l'intention. Elle retint son souffle, terrifiée... Et son cœur s'arrêta net lorsqu'elle vit la poignée tourner.

— Vous verrouillez vos sorties de secours ? Intéressant...

Elle entendit un tintement de clefs et sentit les larmes monter...

La porte s'ouvrit.

Âdhya resta muette, la bouche entrouverte, ses grands yeux noirs rivés sur ceux de Bagoun qui, passé l'effet de surprise, entra dans une rage contenue dont elle perçut parfaitement l'ampleur. L'Occidental la fit entrer et se plaça entre elle et lui.

— Ne la regardez pas comme ça. Où sont les autres ? Il y en a combien ?

— Ça change quoi ?

— Répondez.

— Comptez les machines et vous saurez.

— Vous vous foutez de moi, Monsieur Bagoun ! Je vais être obligé d'en informer votre gouvernement. La loi vous interdit d'employer des enfants et vous le savez pertinemment !

Bagoun prit alors cet air terrible qu'Âdhya détestait tant : ses yeux se plissaient et ses lèvres se fendaient d'un grand sourire sadique.

— Monsieur Davis, notre gouvernement sait très bien que les 20 milliards d'exportation que le textile lui rapporte chaque année ne se font pas en respectant les lois. Les propriétaires des usines bangladaises, celle-ci comprise, siègent au Parlement et sont traités comme des rois. Leur but à tous, c'est de faire un maximum d'argent. Et pour faire un maximum d'argent, il faut des coûts quasiment nuls. C'est une spirale dans laquelle votre vision du monde a jeté quantité de pays « en développement ». Vous voulez des prix défiant toute concurrence, et pour ça, vous exploitez tous ceux qui sont prêts à n'importe quoi pour sortir de leur état. C'est le coût de votre appétit. Les enfants, les conditions de travail, de sécurité, et autres foutaises, tout ça, ils s'en cognent, Monsieur Davis ! On me laissera travailler aussi longtemps que je serai compétitif. Vous saisissez ou je vais trop vite ?

— Je veillerai personnellement à ce que tout ça change, Monsieur Bagoun.

— Vous voulez changer le monde ?! C'est bien, ça, bon courage.

Davis se tourna vers Âdhya... qui garda la tête baissée. Elle n'avait pas tout compris à ce qui s'était dit, mais ce qui était sûr en revanche, c'était que ses petits frères, à compter de cette seconde, n'auraient plus de lait.

— Je vous raccompagne ? railla Bagoun.

Davis observa Âdhya d'un air désolé... et résigné. Elle pouvait reconnaître cette

expression entre mille. Puis il se détourna d'elle et passa devant Bagoun, qui adressa à la petite fille un regard dont elle connaissait pertinemment la signification. Elle resta seule dans la pièce, au milieu des machines silencieuses posées sur les caisses.

\*  
\* \*

Sa mère la tirait brutalement par la main. Âdhya ignorait si c'était pour la punir ou pour avancer plus vite, mais elle le faisait avec une colère qu'elle ne lui connaissait pas.

— Comment tu as pu faire une chose pareille ?! Tu es stupide !

— Je voulais comprendre, maman !

Sa mère s'arrêta net.

— Comprendre ? Mais comprendre quoi ?! Est-ce qu'au moins ta bêtise t'a permis de comprendre quoi que ce soit aujourd'hui ?!

Âdhya en eut les larmes aux yeux. Oui, elle avait compris des choses, mais elle était bien forcée de reconnaître qu'elle n'était pas plus avancée.

Sa mère repartit de plus belle, la tirant derrière elle.

— On ne va rien dire à ton père pour le moment. Je vais te donner quelques jours pour que tu retrouves du travail. Tu te débrouilles comme tu veux, mais il faut que tu trouves, Âdhya ! On n'arrivera pas à manger, sinon ! Alors je compte sur toi pour réparer ! Compris ?

Elle continua de la traîner, hors d'elle et désespérée.

Âdhya ne lui en voulait pas, c'était justifié...

Le retour dans leur abri se fit dans le silence. Tout comme la préparation des bols de riz. Son père rentra, la famille se réunit sur le tapis, et Âdhya passa son repas à observer ses petits frères. Ils dévoraient sans jamais parler, comme si les mots avaient le pouvoir de leur soustraire leurs grains de riz. Baldev avait déjà les yeux cernés et Chanchal lui donnait l'impression de rapetisser. Elle avait faim, elle aussi, mais elle mangeait lentement. Sa gorge était serrée. Elle avait peur qu'ils meurent. Par sa faute. Des centaines d'enfants succombaient chaque jour à Dacca... Mais peut-être qu'au bout du compte, c'était ce qui pouvait leur arriver de mieux.

— Il paraît que le gouvernement s'est mis d'accord avec le FMI pour un nouveau prêt, dit son père.

— Pour l'éducation ? demanda sa mère.

— Non, pour la modernisation des transports. Les exportations ont grimpé, mais ça serait encore mieux avec des vraies routes et de bons aéroports.

La mère avala en silence. Âdhya parvenait à comprendre plus de choses qu'auparavant, mais elle ignorait complètement qui était ce « FMI ».

— L'Unicef vient ausculter les enfants demain, relança sa mère.

— J'espère qu'ils nous donneront de bonnes nouvelles sur la santé de nos fils.

La mère se tourna vers ses petits garçons, qui avaient fini leur riz, mais semblaient vouloir s'attaquer au bol. Elle croisa le regard de sa fille, mais s'en détourna dans la seconde. Âdhya sentit son cœur se soulever.

— Y a un type qui a racheté plusieurs dizaines d'usines dans la zone d'Ashulia, t'as entendu parler de ça ? renchérit son père.

— Vaguement.

— Il paraît qu'il va restaurer les fabriques et proposer des conditions de travail complètement différentes. Avec des vrais salaires.

— Tu crois que c'est vrai ?

— Je sais pas...

— C'est un Occidental ?

— Oui.

— C'est peut-être le type de l'audit.

— Pourquoi ? Vous avez été contrôlés, aujourd'hui ?

La mère se tendit sensiblement, mais réussit à masquer son émotion.

— Oui.

— Peut-être... Mais les audits, ça n'a aucun pouvoir. Le type qui a racheté les usines, lui, c'est différent. « Atride », je crois qu'il s'appelle. Il a ouvert un bureau d'inscriptions. Il faut absolument que je trouve un moyen d'y aller.

Âdhya releva la tête avec vivacité :

— Je peux vendre tes journaux pendant que tu y vas, si tu veux !

Le père l'observa avec des yeux ronds.

— Et comment tu ferais ça ? Tu es à l'usine !

La petite fille chercha du soutien auprès de sa mère, mais cette dernière le lui refusa. Elle devait assumer seule.

— ... J'ai été jetée aujourd'hui...

— Quoi ?!

— À cause de l'audit... Le contrôleur m'a vue...

Le père en posa son bol sur le sol.

— Comment ça, il t'a vue ?

Âdhya baissa les yeux, le père comprit aussitôt ce qui s'était passé. Il connaissait sa fille et sa curiosité. Mais il se retint de la blâmer et réfléchit.

— Bon, de toute façon, c'est fait maintenant. Et apparemment... ta bêtise va peut-être nous être utile...

Âdhya retrouva un peu d'allant :

— Il faut t'inscrire, papa ! Il faut le faire avant qu'ils soient complets ! Je m'occupe des journaux demain et tous les jours d'après si tu veux.

Les parents se regardèrent. Chanchal redemanda un peu de riz à sa mère, qui lui donna la fin de son bol.

— D'accord. On fait comme ça.

La petite fille se sentit soudain comme projetée dans un bain. Un bain de lumière s'ouvrant sur un ciel bleu.

La famille termina son « repas », s'effondra presque aussitôt sur les paillasses, mais ce soir-là, les tôles d'Âdhya volèrent en éclat. Ses pensées purent s'échapper vers le ciel étoilé, libérées du carcan gris qui les rendait inopérantes.

Le besoin de comprendre avait entraîné l'apparition d'une nouvelle voie.

## 2

### Aten et le point d'origine

Paris. Hôtel Intercontinental.

C'était un rituel. Rattaché à une forme d'obsession, peut-être même de superstition, bien que toute forme de croyance suscitât chez lui une incontournable aversion. Il lui fallait démonter et remonter son arme quatre fois avant chaque opération. La nettoyer, la vérifier, la tester, recommencer... Elle n'était pas seulement un objet métallique plus ou moins lourd et expéditif, elle était d'abord et avant tout le prolongement de son bras. Une partie de lui, avec laquelle il fallait renouer un lien physique à chaque fois. Comme pour s'assurer qu'elle ferait exactement ce qu'il lui demanderait au moment où il le faudrait. Comme pour reconnecter à ses atomes glacés la force de sa propre volonté.

Une dernière fois, Aten fit résonner les claquements secs de l'acier. Le son était très important. Le moindre défaut générait un bruit qu'il repérait aussitôt. Il posa pour de bon le Sig Sauer P228 parfaitement remonté, et laissa sa main s'y attarder... Dans deux heures, cette prothèse mécanique mettrait fin à une respiration.

« Luciano Bianco » avait 56 ans. Ancien chargé d'affaires pour de très grosses multinationales, travaillant avec de nombreux gouvernements et institutions, il s'appêtait à faire passer un lot d'informations confidentielles à d'occultes destinataires ; mauvaise idée à laquelle Aten était chargé de mettre un terme définitif. Bianco n'avait pas de garde rapprochée, il était non armé. Une mission facile dans ses données, mais pas acquise pour autant. Tuer un homme n'était pas chose aisée, quoi qu'on en dise. Non parce que mettre dans le mille engendrait un problème de morale, mais parce que l'être humain, face à la mort, avait souvent des réactions étonnantes. Certains développaient subitement des trésors de réactivité, d'autres se tétanisaient et s'urinaient dessus, d'autres encore suppliaient et pleuraient en se convulsant. Aten n'avait pas endossé beaucoup de missions de liquidation au cours de sa carrière, mais pour chacune d'elles, il avait observé un panel de réflexes très différents, et Bianco était un homme qui risquait de le surprendre. Il avait été tenu au secret toute sa vie, avait fréquenté des personnalités haut placées de toutes nationalités... Un mode de vie atypique qui requérait un haut degré de prévision.

Aten décida de se servir un verre, un seul, afin de faire grimper son taux d'adrénaline, précieuse alliée sur laquelle il devait pouvoir compter comme un comédien avec le trac. Bien gérée, elle maintenait en éveil, affinaït la perception, les réflexes, et dissolvait les scrupules si c'était nécessaire. Il se versa une longue rasade de Jack Daniel's sur glace, éteignit les lumières, et prit place dans le fauteuil près de la fenêtre, les yeux rivés vers l'extérieur. Installer la concentration était une phase essentielle. Bianco devait impérativement mourir ce soir et servir d'exemple. L'abattre d'une balle dans la tête dans sa chambre d'hôtel avait un objectif évident : envoyer un message. À qui et pourquoi, Aten s'en fichait, mais il était certain que ses supérieurs comptaient sur lui pour que la presse parle abondamment de cette mort. Il n'avait pas le droit à l'erreur et ne devait laisser aucune trace derrière lui. Il ferma les yeux et se repassa mentalement les variantes et les réponses à leur donner...

L'opération qu'on l'avait chargé d'effectuer était bien payée, et c'était tout ce qui comptait. Encore deux ou trois de ce genre, et il pourrait se retirer, définitivement. Prendre sa retraite à 30 ans pouvait paraître ahurissant pour la majeure partie des gens, mais pas dans ce métier... C'était un autre espace-temps.

Il rouvrit les yeux et but une longue gorgée.

\*  
\* \*

Il quitta l'hôtel vers 21 heures. D'ordinaire, il veillait toujours à passer inaperçu, mais cette fois, il était dans son intérêt d'attirer l'œil et de le marquer. Il joua donc de son charme et gratifia d'un chaleureux sourire la réceptionniste de l'hôtel, qui lui répondit largement, puis passa la porte en se retournant, pour imprimer l'effet plus fortement. La jeune femme le suivit d'un regard brillant jusqu'au dernier moment, mémorisant inconsciemment l'heure de sa sortie.

Une fois dehors, il emprunta un chemin bien précis : celui qui comportait le plus de vitrines. Lorsqu'il fut certain d'être seul et anonyme, il récupéra un sac caché dans des fourrés et descendit vers des toilettes publiques. Il s'enferma dans un box, ôta son costume deux-pièces et sa chemise blanche. Il passa un jean, un T-shirt noir, un blouson, et chaussa des mocassins différents des siens. Il replia ses vêtements avec une grande précaution, puis sortit une petite trousse de toilette. Fausse moustache, lentilles de contact teintées, perruque de cheveux courts et blonds, lunettes, tronçons de coton dentaire... Les agents avaient tout du comédien se préparant à monter sur scène. Assis sur les toilettes, face à un miroir de poche, il se transforma physiquement en quelqu'un d'autre, jusqu'à ne plus se reconnaître et endosser le rôle qui lui revenait. Puis il passa des gants, lustra tout ce qu'il avait touché, et ressortit. Il dissimula le sac dans une nouvelle cachette et repartit en direction de l'hôtel.

Pour la jolie réceptionniste, Kyle Johnson, commercial américain en déplacement professionnel à Paris, avait quitté les lieux du crime à 21 heures et ne reviendrait que bien après les faits. Pour l'heure, c'était Aten Daleth, agent clandestin de l'armée privée dénommée PAREM, grimé en visiteur, qui pénétrait dans le hall et se dirigeait avec naturel vers les ascenseurs. Il ne donna pas l'occasion à quiconque d'engager la conversation. Il ignora le personnel et les clients, évita tout regard, et appuya sur le bouton du quatrième étage sans avoir été repéré. Lorsque les portes se refermèrent, il expira lentement un long souffle d'air. Son pouls était élevé, l'adrénaline faisait son travail. Ses mains n'étaient pas moites, attestant d'une émotion contrôlée. La prochaine étape, c'était la liquidation. Grâce au passe que lui avait procuré son référent, il avait pu poser des micros dans la chambre de Bianco et apprendre qu'il serait de sortie ce soir. Il n'avait plus qu'à l'attendre, l'abattre, et s'en aller.

Il ne croisa personne dans le couloir, et entra dans la chambre sans allumer. Mais d'emblée, un détail auquel il n'avait pas pensé vint lui rappeler qu'aucun plan n'était jamais parfait : les rideaux n'étaient pas tirés. Juste en face, des fenêtres d'appartements donnaient directement sur les chambres de l'hôtel. Aten grogna. Soit il laissait les rideaux en l'état, mais devait impérativement abattre Bianco à la seconde où il franchirait la porte ; soit il faisait sauter l'ampoule, au risque d'alerter sa cible quand elle entrerait ; soit il tirait les rideaux, en espérant que cette modification ne lui mette pas la puce à l'oreille non plus... Il secoua la tête et opta pour une quatrième solution. Tout en vissant un silencieux sur le canon, il alla prendre position dans la salle de bains.

Une trentaine de minutes s'écoulèrent.

Debout face à la porte, l'arme à la main, canon vers le bas, Aten ne bougea pas. Concentré sur sa respiration, afin de garder l'esprit vide. Quand il entendit le bruit du passe glissant dans le boîtier d'entrée, immédiatement suivi du dé clic d'ouverture, il se mit en joue, prêt à faire feu à la seconde où la porte de la salle de bains s'ouvrirait. Mais un nouvel élément vint corser l'opération...

— Je te sers un verre ? demanda Bianco.

— Avec plaisir, lui répondit une voix féminine.

Aten soupira en silence. Il avait envisagé cette variante, mais s'en serait bien passé. Face à ce scénario, sa position était claire : il était payé pour éliminer Bianco, pas d'éventuels accompagnateurs. Il était suffisamment grimé pour ne pas être reconnu, et il avait le nécessaire dans ses poches pour ligoter et bâillonner la fille. Il abattrait sa cible et laisserait l'intruse en vie.

— Il faut impérativement que tu leur remettes les infos en main propre, Luciano. Tes mails

et ta ligne téléphonique sont certainement surveillés, à présent. Il ne faut pas prendre le risque de passer par le Net, il faut que tu ailles à Genève et que tu leur remettes cette clef !

— Je sais. Je vais faire ce qu'ils m'ont dit.

— Padiane serait fier de toi...

— Moi je ne le serai que lorsque j'aurai réussi à offrir aux Chevaux ce qu'il m'a chargé de leur transmettre.

Aten était en joue, prêt à réagir à la seconde où l'un d'eux franchirait la porte. Le silence s'installa. Il tendit l'oreille, l'adrénaline exacerbant ses facultés de perception. Il perçut le bruit d'un verre délicatement posé sur la table, suivi d'un soupir contenu.

— Tu trembles.

— J'ai peur, confessa Bianco. J'ai passé toute ma vie à prendre des risques, mais c'était toujours pour le camp du plus fort, c'était facile. Là... c'est très différent.

— Les Chevaux ont de gros moyens, Luciano. Je ne suis pas certaine qu'ils soient si faibles que tu le crois.

— Avec ce que je vais leur donner, ils ne le seront plus, en tout cas.

De nouveau le silence... Aten pouvait presque entendre leur souffle, le sien restant en suspens.

— Tu sais ce que j'espère, au fond ?... Qu'ils m'acceptent parmi eux...

Le son d'un baiser léger, et puis :

— Je peux utiliser ta salle de bains ?

— Je t'en prie.

Aten resserra l'étreinte sur son arme, entendit le bruit étouffé de la moquette foulée et, à la seconde où la porte s'ouvrit, il posa le canon sur le front de la fille.

— Si tu cries, je tire. Recule.

Muette de peur, elle ressortit. Bianco se figea de stupeur. Aten s'adressa à lui.

— Ferme les rideaux.

L'homme resta sans réaction. Aten plaqua la fille au mur en lui collant la main sur le cou, et mit Bianco en joue en détachant ses mots :

— Ferme. Les. Rideaux.

Il obéit. Aten fit avancer la femme dans la chambre. Puis il sortit de sa poche deux paires de Serflex et du scotch.

— Tu l'attaches et tu la bâillonnes.

Bianco obtempéra, mais Aten savait très bien qu'il réfléchissait en même temps. Cherchant un moyen de s'en sortir. Quelque chose à faire, quelque chose à dire...

Une fois que la fille fut solidement attachée, Aten ordonna à Bianco de lui bander les yeux, et de l'allonger sur le lit. Ce n'est que lorsque ce fut fait que l'homme se mit à parler.

— Ne la tuez pas. Elle n'a rien à voir avec tout ça.

— À genoux.

Bianco se pétrifia. Il avait suffisamment fréquenté les hautes sphères pour comprendre qui il avait en face de lui. Il obéit. Aten s'attendait à voir la moquette se teinter de son urine, mais ce ne fut pas le cas.

— Vous vous trompez de camp. Vous devriez lire ce que contient la clef. Le mot de passe est GM3.

Ça, ça n'était pas commun. Aten avait bel et bien imaginé une réaction de type négociations, proposition d'argent, d'informations, mais livrer ce qui vous est visiblement le plus cher à celui qui s'apprête à vous abattre, on ne la lui avait encore jamais faite !

— Lisez. Lisez et tuez-moi après si vous le voulez encore, mais lisez d'abord.

Bianco le regardait droit dans les yeux. Un tel aplomb était rare. À tel point qu'Aten laissait le temps s'installer, alors que sa cible aurait déjà dû expirer. La fille allongée sur le lit retenait sa respiration, espérant un retournement de situation. Bianco ne cillait pas, et son regard était étrangement... sain.

Aten eut un léger soupir, avant d'appuyer sur la gâchette. Un son étouffé retentit. Le front de Bianco s'orna d'un petit rond rouge bordeaux, et les rideaux beiges tirés derrière lui se maculèrent d'éclaboussures. Il s'écroula lourdement, les yeux ouverts, effacé en une microseconde. Sur le lit, la fille hurla sous son bâillon.

Aten dévissa le silencieux de son arme, récupéra la douille, et rangea le tout dans ses poches. Il saisit la clef USB et l'agenda de Bianco posés sur le bureau, et s'empara du portefeuille de la fille. Il tourna les talons, éteignit la lumière, et referma derrière lui.

\*  
\* \*

Kyle Johnson fut de retour à 22 h 38. Aten Daleth s'était évaporé par la sortie de secours, avait démonté son arme, en avait dispatché les morceaux dans diverses poubelles avec son déguisement, puis avait réintégré l'hôtel sous son identité de couverture.

Toujours pas d'alarme donnée. La fille était sans doute terrorisée, désorientée, et n'avait pas encore trouvé le moyen de se manifester. Quoi qu'il en soit, la mission d'Aten était une réussite. Ni bavure, ni dommage collatéral, ni contretemps.

Il se servit un verre de whisky, cette fois pour ralentir la chute d'adrénaline. Il fallait la maintenir quelque temps, la faire passer par des paliers, un peu comme on gère une remontée de plongée. Une chute trop rapide avait de gros inconvénients, et il était en train de subir l'un

d'eux : la paranoïa. La sensation d'avoir été repéré l'étreignait fortement, alors il but le verre en quelques gorgées. L'adrénaline cherchait toujours à se dédommager de ce qu'elle vous avait donné...

Il souffla, cloisonna cette sensation infondée, et alluma la télé.

La chaîne des informations parlait d'une usine située à Dacca, qui venait de prendre feu et de tuer la quasi-totalité des ouvriers y travaillant... Brûlés vifs...

— *Un grand nombre de marques de vêtements et de grandes enseignes de magasins se trouvent en bout de chaîne, et commandent régulièrement des produits à cette fabrique. Les conditions de sécurité étaient inexistantes et les conditions de travail, catastrophiques. Un audit venait tout juste de passer sur les lieux. Beaucoup de gens ici accusent le capitalisme sauvage de tuer les individus par milliers chaque jour à travers le monde, en particulier dans les pays en voie de développement. L'ouverture prochaine d'usines rachetées par un multimilliardaire du nom d'Atride, souhaitant modifier les règles du commerce international, relance la polémique et le malaise dans le secteur économique. Des grèves et manifestations de grande ampleur sont annoncées.*

Aten se resservit un verre et le but d'une traite. Le monde était un cas désespéré, et il n'y avait rien à en tirer. Il en avait appris assez, au cours des dix dernières années, pour en être définitivement persuadé. Ce multimilliardaire d'un nouveau genre, tout mignon qu'il était, était un poisson rouge. Il avait des nageoires, mais pas la mentalité qu'il fallait. Lui et ses belles idées se feraient bouffer en une bouchée. Les poissons rouges étaient comme les poètes : ils étaient là seulement pour faire joli. C'était dommage, mais c'était ainsi.

Il décida d'aller se doucher. La douche faisait, elle aussi, partie du rituel... Il ne cherchait pas à en analyser la raison.

Une fois que ce fut fait, il confirma par voie satellite que le dossier était clos. Il informa son référent qu'il avait récupéré le support informatique de Bianco et qu'il lui en adressait la copie, accompagné du scan de son agenda. Visiblement, la cible avait eu l'intention de passer un certain temps à Genève et d'y rencontrer deux personnes en particulier. Si PAREM avait besoin d'un agent sur place pour recueillir de nouvelles informations, Aten voulait inciter ses supérieurs à faire appel à lui. Il joignit l'identité de la fille, au cas où elle pourrait leur apprendre quelque chose, elle aussi. Puis il attendit...

Il repensa à la réaction de sa cible, à son regard... Il pouvait ajouter une nouvelle réaction à son panel déjà existant : tenter de convaincre l'autre qu'il se trouvait dans le « mauvais camp » ! Il contempla la clef USB, mais repoussa aussitôt l'attraction qu'elle exerçait. Son contenu n'était pas son problème. Ça ne l'était plus. Il ouvrit la session de son compte

bancaire : la somme convenue venait d'être virée. Sa mission était terminée.

### 3

## Aten et Mina

Il était midi passé lorsqu'il put enfin sortir de l'hôtel. Peu de temps après qu'il s'était couché, la police avait fini par débarquer. La fille avait réussi à ramper jusqu'à la porte de la chambre et l'avait matraquée de coups de pied jusqu'à ce qu'un membre du personnel soit alerté. Les enquêteurs avaient interrogé tous les clients, lui compris. Mais son alibi avait parfaitement fonctionné. Il pouvait à présent aller et venir comme bon lui semblait. Son avion décollait en fin d'après-midi ; il décida de faire le check-out de sa chambre immédiatement et de sortir déjeuner dans un parc à proximité, réaction nettement plus recevable pour la police que de se remplir le ventre en des lieux ayant été le théâtre d'un meurtre de sang-froid.

Son sac à la main, il traversa la rue. Son mètre quatre-vingts et son physique attirant ayant l'indésirable tendance à concentrer les regards, il se protégea derrière des lunettes de soleil et accéléra le pas. Il faisait beau, l'été approchait, et les rues étaient très animées. La foule était tout à la fois une amie et le pire des dangers. On pouvait s'y fondre, tout comme on pouvait en voir jaillir une fin prématurée. Aten passait son temps à analyser ce qui l'entourait. À observer avec acuité chaque personne qui l'approchait, à décrypter les gestes et les regards, à utiliser tout ce qui pouvait lui renvoyer un reflet. Il mémorisait les visages et les véhicules, et les rangeait dans un tiroir, au cas où une récurrence se dégagerait... Être agent ne consistait pas seulement à maîtriser l'action. Être agent était un mode de vie. Garder en permanence à l'esprit l'éventualité d'une menace, fonctionner perpétuellement sur le mode de la méfiance, la manipulation et la violence, exigeait une psychologie bien précise qui n'avait plus rien à voir avec la normalité. Il lui arrivait de se demander s'il l'avait jamais vraiment connue... la normalité.

Il entra dans le parc, se dirigea vers un vendeur ambulant et lui acheta un sandwich et une bouteille d'eau. Puis il alla s'asseoir sur un banc et contempla les gens.

À la longue, il était devenu franchement asocial, il en était conscient. Tout ce qu'il avait vu et vécu avait fini par le dégoûter de l'humanité et de la vie en société. Quand il regardait des enfants, il ne voyait qu'une chose : des êtres parfaits voués à devenir débiles au fil du temps. Tout était désespérant. La seule chose qui l'intéressait, à présent, c'étaient les grands espaces

et la solitude qui allait avec. Il voulait laisser derrière lui tous ces crétins de civils incapables de dominer le monde dans lequel ils nageaient, et tous les « dominants » qui adoraient y régner. Ne plus jamais se mêler de quoi que ce soit, servir qui que ce soit, être un homme... autarcique.

Il termina de déjeuner et décida de filer. « Les gens » étaient une distraction énervante qui le déconcentrait complètement. Il se leva, passa son sac en bandoulière, et sortit du parc. Il se faufila entre deux voitures garées le long du trottoir, et commença à traverser...

Il ne le vit pas tout de suite...

Il peinait à se dépêtrer du lest de ses pensées et à remonter à la surface...

Ce ne fut que lorsqu'il fut à deux mètres du trottoir que, subitement, tout s'accéléra. Le moteur vrombit et le véhicule fonça sur lui. Aten n'eut que le temps d'apercevoir les canons sortir par les vitres baissées. Il entendit une voix féminine crier, des bras le tirer vers le sol, et des salves cribler aussitôt les voitures voisines. Une énorme panique se déclencha. Les pneus crissèrent, Aten se releva aussitôt et put mentalement photographier la plaque d'immatriculation. Le 4x4 disparut au coin de la rue.

Il baissa la tête et l'aperçut. La petite chose qui lui avait évité ce qu'il n'avait même pas vu. Elle ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante, et elle avait dans les 22 ou 23 ans. Cinquante kilos à tout casser. Les cheveux châtain et le visage fin. Elle ne semblait pas blessée. Il l'aida à se relever, voulut la remercier, mais dans l'instant le crissement de pneus retentit à nouveau et le 4x4 revint à la charge, armes au-dehors et tireurs masqués.

Aten força la fille à se plier, et la fit passer derrière les voitures garées. Des vitres volèrent à nouveau en éclats. Les tueurs reviendraient encore à la charge, il fallait sortir de là. Il saisit la jeune femme par le bras pour l'entraîner sur ses pas. Elle venait de lui sauver la vie et deviendrait donc une cible, elle aussi. Profitant de la nouvelle panique que les tirs avaient déclenchée, il prit la direction de rues adjacentes, dont il savait que beaucoup étaient à sens unique. Là, il aurait un peu de répit pour trouver une porte de sortie. Il imprima un rythme soutenu et contraignit la fille à le suivre. Tout en courant, il se remémora le plan du quartier.

Paris faisait partie de ces villes qui n'avaient pas de secrets pour lui. Il avait passé suffisamment de temps sur des plateaux de simulation pour maîtriser l'orientation. Il savait qu'une station de métro se trouvait à proximité et que c'était le meilleur moyen de disparaître.

À l'approche de la station, il ralentit le rythme jusqu'à se contenter de marcher. Il ôta sa veste, la fourra dans son sac, en sortit une casquette qu'il posa sur la tête de la fille.

— Qu'est-ce que vous faites ?! protesta-t-elle.

— Vous m'avez sauvé la mise, je fais pareil. Faites ce que je dis et vous pourrez rentrer

chez vous.

— Mais c'est pas moi qu'on cherche à tuer !

— Non, mais vous m'avez évité d'y passer. Vous êtes une piste et un indice. Il faut les semer. Marchez devant. Je couvre nos arrières.

Il la laissa prendre ses distances et ils descendirent les escaliers. Les corridors étaient bondés. Ils se laissèrent porter par la vague de voyageurs et entrèrent dans la première rame qui se présenta.

Ils en sortirent quatre arrêts plus loin et changèrent de ligne.

Ils laissèrent passer quatre nouveaux arrêts, puis remontèrent vers la surface.

La fille se montra docile. Durant tout ce laps de temps, Aten ne nota aucun signe alarmant.

— On va aller se poser dans le centre commercial qui se trouve au bout de la rue. Je passe un coup de fil, je m'assure qu'ils nous ont lâchés, et je vous laisse repartir. Ils ne connaissent pas votre identité, ils ne pourront pas vous retrouver. Évitez le quartier de la fusillade pendant quelque temps, ce sera suffisant.

Il lui tenait toujours le bras, scannant leur environnement. Il détestait ça. Prendre en charge qui que ce soit. Il avait rejoint les agents de terrain d'une armée privée pour pouvoir agir seul et ne plus avoir à endosser la responsabilité de personne. Il avait hâte de se délester de ce poids.

Ils approchaient du centre commercial, et toujours aucun signe suspect à l'horizon.

Ils entrèrent. Il laissa la fille s'installer à la cafétéria, puis s'éloigna pour téléphoner. Il était clair que les tueurs qui le poursuivaient avaient un rapport direct avec sa mission de liquidation. Sa sensation d'avoir été « vu » s'avérait fondée, finalement ! Il avait pourtant été d'une extrême vigilance... Une voix résonna dans le combiné :

— Identifiant.

— Delta Tango 16.66.

— Niveau d'urgence.

— Rouge.

— Ne quittez pas.

Il continuait à scruter les environs, s'attardant sur chaque personne y évoluant.

— Référent en ligne.

— On a essayé de m'abattre. J'ai besoin d'une planque et d'une arme. Mon identité de couverture est compromise.

— Donne-moi une seconde.

Aten tourna les yeux vers la fille. Elle attendait, toujours assise, la tête baissée derrière sa

visière. Elle était intelligente, c'était déjà ça.

— Périmètre 12. Je te fais livrer le pack complet sur place dans deux heures.

— J'ai un numéro d'immatriculation : XXL 3352. Dans le 75.

— Je te tiendrai informé.

— Terminé.

Il raccrocha et repartit vers la cafétéria. Dans deux heures, il pourrait se poser et réfléchir à ce qui venait de se passer. Pour l'instant, il fallait qu'il se débarrasse de cette civile.

Il prit place face à elle. Elle releva furtivement les yeux, puis se détourna.

— Comment vous vous appelez ?

— Je suis pas très sûre d'avoir envie de vous le dire, répondit-elle.

Il attendit, stoïque... Elle céda.

— Mina. Mina Nattale. Et vous ?

Il lui répondit par un regard appuyé. Elle hocha la tête.

— Vous habitez le quartier où les coups de feu ont été tirés ? demanda-t-il.

— Non.

— Vous y travaillez ?

— Non. Je ne suis pas de Paris. Je suis là pour la Conférence internationale d'Histoire. Je venais retrouver une amie dans le parc.

— Parfait. Alors, quittez la ville le plus vite possible. Ne parlez jamais, jamais à personne de ce qui s'est passé. Vous ne m'avez pas vu, nous ne nous sommes jamais croisés. C'est clair ?

— Limpide, murmura-t-elle.

— Je ne leur ai pas laissé le temps de vous identifier, ne leur en donnez pas l'occasion non plus. Quand vous sortirez d'ici, rassurez immédiatement votre amie sur votre état de santé. Compris ?

Elle acquiesça. Aten observa leur environnement de nouveau, puis regarda Mina une dernière fois. Elle lui tendit sa casquette. Il la récupéra, et lui consentit un timide sourire.

— Merci de m'avoir sauvé la vie, ajouta-t-il.

Elle ne répondit rien.

Il se leva et s'éloigna.

Le périmètre 12 était assez loin. Aten sortit du centre commercial, coiffé de sa casquette, et décida d'appeler un taxi. On lui annonça un délai d'attente de quatre minutes. Tout en patientant, il vit Mina sortir à son tour, le téléphone à l'oreille, et prendre la direction opposée à la sienne. Elle faisait exactement ce qu'il lui avait indiqué. Les civils savaient parfois se

montrer disciplinés.

Les secondes défilèrent au rythme du passage des badauds et de la circulation.

Mais soudain, le cœur d'Aten bondit !... XXL 3352 !...

Ce numéro venait de lui passer devant les yeux, là, à l'instant ! Son obsession de mémorisation des plaques d'immatriculation venait d'attirer son attention !

Il fouilla l'embouteillage de véhicules des yeux... et l'aperçut quelques mètres plus loin. Sauf qu'il ne s'agissait plus d'un 4x4, mais d'une berline noire aux vitres teintées... qui se dirigeait vers Mina. Sa casquette avait évité à Aten d'être repéré, mais la jeune femme, en revanche, n'avait plus rien pour se camoufler. Comment avaient-ils fait pour les retrouver ?!

Aten devait prendre une décision dans l'instant.

Il n'y avait que deux explications à leur présence ici : soit son téléphone personnel faisait l'objet d'une triangulation, soit cette fille était en lien avec eux...

Il sortit son portable de sa poche, le démontra, conserva la carte SIM et écrasa le reste d'un coup de pied.

Puis il s'élança à la poursuite de Mina. La voiture était prise dans les bouchons, il longea le mur du centre commercial, se servant des badauds comme paravent, et, lorsqu'il arriva près de la fille, lui saisit fermement le bras :

— Donnez-moi votre téléphone.

— Quoi ?

— Donnez-le-moi !

Il lui arracha l'appareil, puis la tira à lui pour la faire entrer dans le centre commercial. Juste avant d'y pénétrer, il entendit des portières claquer. Il se retourna : trois hommes les prenaient en filature. Il repensa au taxi qu'il avait commandé.

— On va ressortir par l'entrée principale.

Il entraîna Mina avec lui tout en se retournant fréquemment. La foule freinait leurs poursuivants, qui ne semblaient pas décidés à faire usage de leurs armes. Aten aperçut la porte de sortie et, devant elle, son taxi. Il resserra l'étau sur le bras de Mina et s'élança au-dehors.

Ils se jetèrent dans la voiture.

— Vous allez où ? demanda le chauffeur.

— Roulez, je sais pas encore.

Le chauffeur démarra.

— Vous m'aviez dit qu'on les avait semés ! s'écria Mina.

— C'était le cas.

— Mais qu'est-ce qu'ils font là, alors ?!

— Je sais pas, mais je vais trouver, je vous le garantis.

Il se retourna et vit leurs poursuivants sortir du centre commercial. L'un d'eux avait le bras levé près de sa bouche : il parlait dans une radio. Aten scruta les environs : plus de voiture noire à l'horizon...

Tout en démontant le téléphone de Mina, il demanda au chauffeur d'emprunter les voies les moins fréquentées. Il voulait s'assurer qu'ils n'étaient pas filés. Il jeta le téléphone par la fenêtre sous les protestations de Mina, puis ils roulèrent un bon quart d'heure en empruntant maints détours.

Aten était très nerveux. Ces types étaient parvenus à le pister comme s'il avait laissé des traces dans la neige ! Les seuls à véritablement savoir où il se trouvait à chaque instant, c'étaient ses employeurs et, présentement, cette fille... Il finit par stopper la course. Ils descendirent du taxi, il régla en liquide, puis attira Mina vers une ruelle... et la plaqua brusquement face contre le mur.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?!

— Taisez-vous.

Il se mit à la fouiller. Il commença par vider le sac qu'elle portait. Puis ses mains se baladèrent, palpant ses vêtements et l'intégralité de son corps, dédaignant la pudeur.

Mina se mit à trembler.

— Putain, mais vous cherchez quoi ?!

— Une explication à ce qui s'est passé.

— Et votre incompetence, ça pourrait pas être une explication, ça ?!

Il la saisit avec fureur et la retourna.

— Je n'ai pas pour habitude de me faire prendre en filature ! Ils ont été renseignés, ou guidés ! Je ne sais pas comment, mais je trouverai !

Il fusilla Mina du regard, qui baissa les yeux aussitôt. Sa fouille n'ayant rien donné, il l'entraîna avec lui.

— On va trouver un autre taxi. Rouler. Changer encore. Jusqu'à ce que je sois sûr que cette fois, rien ni personne ne pourra nous localiser. Pendant tout ce laps de temps, vous restez tranquille et vous m'obéissez.

— Je veux rentrer chez moi !

— Tant que je n'aurai pas éclairci ça, n'y comptez pas !

Ils firent ce qu'il avait dit, et ne se rapprochèrent du périmètre 12 qu'au cours de leur dernier trajet. Paris, comme un grand nombre de métropoles, était truffée d'appartements loués à l'année pour loger ou cacher des agents de renseignements, clandestins ou dormants,

livrer du matériel ou monter des opérations. Les villes étaient découpées en périmètres, et chaque périmètre était doté d'une planque. Les agents mémorisaient les adresses avant de partir en mission.

La soirée approchait lorsqu'ils descendirent du dernier taxi. Aten avait dorénavant la certitude que rien ne pouvait conduire qui que ce soit jusqu'ici. S'il était encore attaqué... c'était que PAREM avait trouvé des raisons de l'effacer.

Ils marchèrent encore dix bonnes minutes, multipliant les détours, puis se retrouvèrent face à un petit immeuble résidentiel. Devant la porte, un livreur de restaurant chinois attendait.

— Restez ici, dit-il à Mina.

Il la repoussa derrière une voiture et fit le tour du parking, pour checker les environs. Il scruta les fenêtres, les voitures garées, mais ne nota rien d'inquiétant. Il décida d'approcher.

— Vous cherchez quelqu'un ? demanda Aten au livreur.

— Le client idéal, répondit le jeune homme.

— Il est né en mai.

Le livreur lui tendit alors un grand sachet. Aten le prit avec prudence, s'attendant à tout... Mais rien ne se produisit. Son « contact » remonta sur son scooter et disparut aussitôt.

Si ses employeurs avaient eu dans l'idée de le supprimer, ils l'auraient fait ici. Avant qu'il ne soit à nouveau armé, et alors qu'il était complètement à découvert. Il ouvrit le sachet avec un certain soulagement et en sortit un jeu de clefs.

Ils entrèrent dans l'un des appartements du rez-de-chaussée. Cuisine ouverte sur une pièce de vie, une chambre, le strict nécessaire pour un confort spartiate. Tout y était figé et impersonnel, tel un logement-témoin.

Aten referma la porte, baissa les stores et se tourna vers Mina, qui se faisait encore plus petite qu'elle ne l'était déjà.

— Asseyez-vous.

— Je n'ai rien à voir avec tout ça, laissez-moi partir..., supplia-t-elle avec lassitude.

— Asseyez-vous, ordonna-t-il.

Elle soupira, et s'écroula sur une chaise.

Il approcha de la table et entreprit de vider le sachet. Il en sortit un pack complet : papiers d'identité, passeport, permis, téléphone. Il monta ce dernier et le mit en charge. Puis il sortit une arme, toujours la même : un Sig Sauer P228 et ses trois magasins de rechange. Il la monta elle aussi, avec des gestes secs faisant résonner l'acier, qu'il souligna de regards glacés. Mina comprit très bien le message et se recroquevilla sur sa chaise.

Lorsque tout fut en place, il s'assit face à elle... et lui parla calmement.

— Sale journée, désolé.

Elle l’observait avec une placidité typique des états de choc.

— Vous avez faim ?

— Non.

— On va manger quand même. Mais avant, je veux que vous répondiez à une question : pourquoi m’avez-vous sauvé la vie ?

Elle le regarda avec des yeux ronds.

— J’en sais rien... C’était un réflexe !

— Un réflexe ?

Aten l’observa avec concentration, cherchant à décrypter chacune de ses expressions... Au fond, il avait déjà la quasi-certitude qu’elle n’avait rien à voir là-dedans. Si elle était de mèche avec ces types, pourquoi lui aurait-elle sauvé la vie ? Mais pour l’instant, faute de mieux, elle restait une option.

— Mina Nattale, je vais être clair. Je vais enquêter sur vous pas plus tard que tout à l’heure. Je vais vous soutirer vos papiers, toute votre identité, et la décortiquer. Si je ne trouve rien qui attire mon attention, vous rentrerez chez vous demain, selon les modalités que je vous ai indiquées.

— Et dans le cas contraire ?

— ... Je vous ferai passer un interrogatoire.

Mina paniqua.

— C’est complètement dingue. Vous êtes barge !

— Vous aimez les pâtes ?

Mina se passa la main sur le visage en guise de réponse.

Aten se leva et entreprit de leur préparer un repas. Elle resta assise, muette et immobile, et il ne lui demanda rien. Les civils avaient beaucoup de mal à gérer l’anormalité. Si cette fille était parfaitement innocente, ce dont il était pratiquement convaincu, mieux valait lui laisser le temps de s’acclimater, plutôt que de la voir péter un câble et être forcé de la ligoter. Et si elle n’était pas celle qu’elle prétendait être... elle découvrirait rapidement à qui elle avait affaire.

Histoire de s’assurer de sa docilité, il ne se contenta pas de cuire des spaghettis ; il se servit de tout ce qui était à sa disposition dans les placards pour préparer un plat qui sentait bon. Il suffisait parfois de rassurer les sens d’un individu pour l’apaiser entièrement.

Il posa son assiette devant elle et lui parla avec douceur :

— Mangez... Vous vous sentirez mieux après.

Elle prit sa fourchette. Il s’assit face à elle et ils mangèrent en silence. Mina se força, il

s'en aperçut. Cette fille était décidément intelligente. Lorsqu'elle ne put vraiment plus avaler, il débarrassa, puis revint vers elle.

— Je vous laisse le lit. Allez dormir. Mais laissez la porte ouverte et ne vous comportez pas en imbécile. Reçu ?

Elle releva les yeux vers lui. Elle avait repris quelques couleurs.

— Oui.

Ils s'observèrent une seconde... Il tenta d'alléger la situation :

— Vous allez pas vous plaindre, quand même ? Non seulement je vous fais la cuisine, mais en plus je fais la vaisselle !

Il se mit à la tâche, elle se réfugia dans la chambre.

Elle s'endormit très vite. Il prit le temps de vérifier.

Une fois qu'il en fut persuadé, il sortit son ordinateur de son sac, ainsi que l'antenne satellite portative. Tout cet attirail lui était vital, et il se félicitait d'avoir réussi à le sauvegarder malgré la course-poursuite de la journée. Il brancha le tout et commença par enquêter sur l'identité de celle qui l'avait sauvé.

Il ne parvenait toujours pas à comprendre le geste. La très grande majorité des gens apercevant des canons dépasser d'un 4x4 se seraient immédiatement couchés sans chercher à protéger qui que ce soit en dehors d'un proche. C'était ça, le réflexe de base des civils : sauver leur vie. Les paramilitaires comme lui étaient longuement entraînés à bannir ce réflexe et à se jeter tout au contraire sur le danger plutôt que de le fuir. On leur apprenait à calculer, à identifier dans le dixième de seconde où était leur intérêt : prendre un risque pour épargner une personne qui pouvait leur apporter des informations était recevable, abattre quelqu'un qui pouvait compromettre leur propre sécurité ou la réussite de leur mission l'était aussi... Mina s'était jetée sur lui sans y avoir un quelconque intérêt, elle avait donc pris un risque injustifié, et ce type d'attitude lui était parfaitement étranger. Elle n'avait pas réalisé ce qu'elle faisait, c'était la seule explication.

Il fit appel aux réseaux d'information de PAREM. Les armées privées étaient en pleine expansion depuis une dizaine d'années. Certaines ne constituaient que de petites sociétés ne faisant ni plus ni moins que du mercenariat, vendant leurs hommes et leurs équipements aux plus offrants pour des missions ponctuelles et ciblées. Mais PAREM, elle, avait pris une envergure très différente. Elle était à présent nantie de 200 000 hommes et d'un équipement qui commençait à égaler celui de certaines armées nationales. Elle pouvait endosser des opérations de large portée partout à travers le monde, avait accès à des bases de données et des systèmes d'espionnage n'ayant rien à envier aux services de renseignements « officiels »

et lui conférant approximativement les mêmes pouvoirs qu'eux, la liberté protocolaire en plus. L'atout majeur qui lui avait permis de s'imposer, c'était le vide. Un vide juridique. Savamment entretenu parce qu'il permettait à tous types de clients, gouvernements compris, de confier n'importe quel type de contrat à cette société qui prospérait en dehors de toute tutelle internationale. Ce vide était devenu le meilleur ami de ceux qui voulaient intervenir vite, efficacement, et discrètement. PAREM agissait sans avoir à référer de quoi que ce soit à l'ONU ou à tout autre organisme castrateur, et savait recruter ses hommes comme personne. Tous étaient très bien payés, ce qui les changeait grandement des soldes modestes versées par les armées nationales.

Aten utilisa toutes les infos que PAREM put lui trouver et étudia minutieusement le profil de Mina Nattale. Elle était titulaire d'une thèse en Histoire des civilisations. 23 ans, il avait vu juste. Elle vivait à Tours. Célibataire, pas d'enfant... Orpheline, parents inconnus... Aten grinça des dents. Elle avait exactement le profil recherché par les recruteurs d'agents. Mais il ne trouva rien, absolument rien qui puisse relier Mina à une quelconque structure. Son compte en banque était maigre, ses dépenses et son train de vie très modestes. Elle avait un compte Facebook des plus normaux, avec un panel d'amis assez réduit... Il eut beau faire appel à tous les systèmes d'information dont il disposait, rien dans la vie de cette fille n'était suspect. Même son dernier appel, passé depuis son portable, était bien destiné à une jeune femme habitant Paris et en fac d'histoire, elle aussi. Mina Nattale était une civile banale, et... il en fut soulagé... Quitte à être sauvé, autant que ce fût par une personne franchement désintéressée. Ça avait quelque chose de réconfortant.

Il referma le dossier Mina et décida d'explorer la seule piste qui restait encore valable : les destinataires auxquels Bianco s'apprêtait à faire passer ses données.

Son référent le rappela juste à ce moment :

— 16.66, j'ai du nouveau pour toi.

— Tu as des infos sur les propriétaires du 4x4 ?

— Non. Que dalle. Ça conduit nulle part. En revanche...

— Quoi ?

— Les rapports de police établis sur la fusillade sont très intéressants.

— Vas-y.

— Les balles ne t'auraient pas fait grand mal... Elles étaient en caoutchouc.

— Je te demande pardon ?

— T'as très bien entendu.

Aten s'en adossa à son fauteuil.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel ?!

— Un avertissement, je vois rien d'autre.

Un avertissement avec des balles en caoutchouc... Du boulot de tiède, d'amateur. S'ils voulaient vraiment l'avertir, ils auraient dû le faire à balles réelles ! Mais qui étaient donc ces guignols ?

— T'as rien d'autre ?

— Non.

— Bah, cherche. Parce qu'ils ont des moyens. Ils ont réussi à me retrouver alors que j'étais certain de les avoir semés. Soit ils ont réussi à percer ma couverture et à trianguler mon téléphone, soit ils sont voyants.

— Je vais approfondir. Tu restes en stand-by dans ta planque. Ce que tu nous as envoyé est intéressant, il se pourrait que tu repartes en mission rapidement.

— Reçu.

Ils raccrochèrent, Aten soupira... Il détestait se faire tirer dessus sans savoir qui tenait le fusil, même si c'était avec des balles factices. Il se souvenait parfaitement avoir entendu la fille accompagnant Bianco parler de « gros moyens ». Elle avait également employé un nom de code, les « Chevaux ». Il était clair qu'il y avait un réseau derrière cette histoire...

La seule solution pour en savoir un peu plus, c'était de lire le contenu de la clef. Mais faire très exactement ce que sa cible lui avait demandé révoltait Aten au plus haut point. C'était un piège. Les techniques de manipulation psychologique, il les connaissait toutes. Celle-là en était une. S'il commençait à entrer dans ce jeu, en lieu et place de réponses, il ne trouverait que des questions. Et puis ce n'était pas la première fois qu'il était menacé de mort. S'il avait cherché à comprendre pourquoi on voulait le tuer chaque fois qu'on avait tenté de se débarrasser de lui, il n'aurait certainement pas le compte en banque qu'il avait aujourd'hui. PAREM saurait utilement l'informer de ce qui se trouvait sur cette clef ; il s'en détourna et éteignit son équipement.

Arme à la main, il s'allongea sur le divan et ferma les yeux. Demain, il renverrait Mina Nattale chez elle et attendrait patiemment la mission suivante.

\*  
\* \*

Lorsqu'il se réveilla, le jour était déjà levé.

Il se redressa vivement, écouta... Aucun mouvement dans l'appartement... Il se leva d'un bond et se dirigea vers la chambre.

Mina était toujours allongée, lui tournant le dos. Elle dut sentir sa présence, car elle se retourna aussitôt. Apparemment, elle était réveillée depuis un moment et attendait sagement.